

Québec français



Poésie et vérité

Louise Bouchard

Number 117, Spring 2000

L'écriture créative

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56093ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, L. (2000). Poésie et vérité. *Québec français*, (117), 43–44.



Poésie et vérité**

par Louise Bouchard*

Quand il s'agit d'exprimer en quelques mots ce qui fait la grandeur et la force de la parole poétique, il nous est facile, à nous qui enseignons la poésie, qui l'avons aimée ou qui l'aimons toujours, de faire appel à quelques-uns des poètes ou penseurs que nous avons lus et relus, de les inviter en quelque sorte à notre rescousse, et de faire surgir de notre mémoire ces phrases ou ces vers que nous avons retenus parce qu'ils formulent magistralement et presque magiquement l'essentiel de ce que nous ressentons et de ce que nous croyons à propos de la poésie, de sa nature, de sa nécessité. Cela nous est vraiment facile, nous n'avons en vérité que l'embarras du choix parmi les grands que nous avons admirés et qui nous ont tout appris. Je pense à Nerval : « J'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron », ou à Rimbaud : « Le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l'humanité », à Anne Hébert : « Moi, je crois à la solitude rompue comme du pain par la poésie », à Gaston Miron : « Les poètes de ce temps montent la garde du monde », ou encore à Heidegger et à son célèbre commentaire sur ces vers de Hölderlin : « Mais ce qui demeure, les poètes le fondent ». Je pourrais continuer longuement et je suppose que chacun d'entre vous saurait sans peine allonger cette liste de citations. Oui, cela nous est vraiment facile, tous ici nous sommes convaincus déjà de la puissance de la poésie, car une fois au moins dans notre vie, sans doute, elle nous a ébranlés.

Mais nous savons aussi que ces phrases qui recèlent pour nous des vérités dont nous sommes pénétrés ne représenteraient tout au plus pour nos étudiants que des arguments d'autorité. Et encore ! Quelle peut être l'autorité d'un auteur sur les jeunes que nous avons dans nos classes, quand son nom n'évoque rien pour la plupart d'entre eux sinon, et ce, dans le meilleur des cas souvent, « celui qui est mort fou, celui qui s'est suicidé, ou celui qui prenait de la drogue » ?

Dans nos salles de cours, nous ne pouvons nous contenter de la citation. Les collégiens nous imposent une tâche autrement plus difficile si nous espérons arriver à les convaincre de la nécessité de la poésie. Nous devons leur prouver que ce que disent les poètes et les philosophes à propos de cet art est vrai. Et comment fournir une telle preuve autrement qu'en leur faisant éprouver l'émotion poétique, en leur faisant vivre l'expérience de la poésie et surtout en leur montrant que, tout comme M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, ils ont déjà senti l'immense force de la parole poétique ? Les étudiants exigent d'être émus par le poème. Et cette exigence nous renvoie à l'essence même de la poésie. Celle-ci est d'abord et avant tout une expérience, une expérience personnelle dont la

nature, pour ma part, tient en un mot, celui-là même que Baudelaire a donné pour titre à l'un de ses poèmes les plus célèbres : « Élévation »¹.

Formée à la littérature par ces poètes que sont Baudelaire et Proust, il m'est impossible de ne pas évoquer l'équation que tous deux font entre la vraie vie et la poésie ou la littérature. « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature² », écrit Proust, peut-être influencé en cela par Baudelaire : « La Poésie est ce qu'il y a de plus réel, c'est ce qui n'est complètement vrai que dans *un autre monde*³ ».

Ces formules célèbres rejoignent évidemment celle de Novalis reprise par Paul-Marie Lapointe : « La poésie est le réel absolu. Plus une chose est poétique, plus elle est vraie⁴ ». Et c'est encore Novalis qui explique peut-être le plus simplement l'effet magique de cet art : « Toute poésie coupe la vie ordinaire, interrompt l'état habituel presque à l'instar du sommeil, pour nous renouveler et ainsi maintenir en nous toujours vif notre sentiment de vivre⁵ ». Un de nos poètes majeurs, Gilbert Langevin, tout en disant le contraire, dit à sa manière exactement la même chose. « Ô Vie, Poème des poèmes, parce que je t'aime⁶ ». La vie certes est le plus grand des poèmes qui ne prend son sens toutefois que dans la parole poétique.

Par la poésie, qui à la fois nous rappelle à nous-mêmes et nous emporte ailleurs, notre existence souvent obscure s'éclaire. Il s'agit là véritablement d'une expérience dans laquelle nous sommes totalement impliqués, car la parole poétique par sa double nature, à la fois psychique et sonore, et par la puissance de l'inconscient qui la guide et la soulève, n'exerce pas un simple pouvoir de conviction ou de persuasion mais nous amène à éprouver, à ressentir intensément cette réalité qu'elle dévoile et dont alors nous ne pouvons douter car elle s'est en quelque sorte manifestée. Or, dans cette épiphanie, qu'est-ce donc qui nous arrive sinon la vie même, son ébranlement, son mouvement, sa lumière, et avec elle la légèreté qui accompagne toute découverte, tout progrès dans la connaissance que nous avons de nous-mêmes et du monde ? La poésie, pour reprendre cette fois le titre d'un poème de Shelley, est le « Triomphe de la Vie », *The Triumph of Life*. Et c'est pourquoi sans doute, elle n'a jamais à ma connaissance désespéré personne. Si la poésie, « cette occupation innocente entre toutes⁷ » ainsi que l'a désignée Hölderlin, a un pouvoir, il n'est certainement pas destructeur. Si la poésie a un pouvoir, il ne saurait se distinguer de celui de la vie à laquelle nous nous attachons si fortement malgré les coups qu'elle nous porte.

Or, penser la poésie comme Triomphe de la Vie n'est pas immédiatement entrevoir l'énormité de son impor-



Quelle peut être l'autorité d'un auteur sur les jeunes que nous avons dans nos classes, quand son nom n'évoque rien pour la plupart d'entre eux sinon, et ce, dans le meilleur des cas souvent, « celui qui est mort fou, celui qui s'est suicidé, ou celui qui prenait de la drogue » ?

tance et du même coup faire surgir une inquiétude quant à notre Survie lorsque l'on constate le peu de place qu'elle occupe aujourd'hui ?

La poésie est en crise. Et cette crise n'est pas particulière au Québec. Nuno Judice, poète portugais né après la Deuxième Guerre mondiale, remarque à juste titre que « la poésie est la dernière des préoccupations de la société contemporaine ⁸ ». Se demandant ce que devient la poésie à l'heure actuelle, Marie Avakoumova, poète russe, répond qu'elle est dans un état critique. « Le siècle s'achève et emporte beaucoup d'espérances, ce siècle qui nous a, comme à des chiens, jeté son os bien-aimé : aimez l'argent ! Voilà la seule certitude ⁹ », écrit-elle.

Pour mesurer l'ampleur de cette crise ici, il suffit, revenant à nos étudiants, d'évoquer devant eux l'aphorisme de Baudelaire : « Tout homme bien portant peut se passer de manger pendant deux jours, – de poésie jamais ¹⁰ », et de leur demander ce que peut signifier dans cette phrase le mot poésie. Les réponses spontanées qui jaillissent, bien que multiples et variées, constituent déjà en elles-mêmes non seulement une preuve de la vérité de ce que dit Baudelaire, mais aussi une confirmation de la crise du poétique. En effet, plusieurs voix s'élèvent en même temps pour dire Savoir, Pensée, Imagination, Liberté, Expression, ou Amour (plus fréquemment amour), ce qui nous renseigne d'abord et avant tout sur ce que ces jeunes tiennent pour indispensable, mais qui semble indiquer aussi que la poésie est naturellement et instinctivement associée aux valeurs séculaires de l'humanité, à ses plus vastes, à ses plus hautes facultés. Au milieu de toutes ces réponses, il en est une qui immanquablement surprend, isolée, faisant figure d'exception comique ou incongrue. En effet, il se trouve toujours quelqu'un qui entend ou traduit littéralement Baudelaire et qui propose : respiration ou oxygène. Et c'est peut-être, après tout, la plus juste compréhension de la poésie. La poésie est le souffle, la poésie est la respiration de l'être humain, notre chant, le chant de notre pure présence au monde. Souffle cristallisé. *Cristaux de souffle*. N'est-ce pas le titre d'un recueil de Paul Celan, l'un des plus grands poètes du vingtième siècle ?

Mais assurément, pour la plupart des collégiens comme pour la société dans son ensemble, la poésie ne se trouve plus dans le poème. Personne ne peut se passer de poésie, affirme Baudelaire, et nous sommes disposés à le croire, mais le monde apparemment se passe très bien du poème. Et tous les étudiants vous diront qu'ils croient entrevoir ce que Baudelaire entend par poésie, qu'ils ont fait l'expérience de la poésie, mais cette expérience, dans la plupart des cas, ne suppose pas le poème. Plus personne, pas même sans doute la majorité des professeurs de littérature ne cherche son oxygène dans les recueils de poèmes, et la preuve en est le chiffre des ventes d'ouvrages poétiques au Québec.

Mais alors, est-ce bien la poésie qui est en crise ? Ou simplement le genre poétique ? Celui-ci serait-il, comme par exemple l'épopée, un genre qui ne convient plus à notre temps, une forme d'expression périmée supposant une vision du monde qui n'est plus la nôtre ? Ne faut-il pas considérer les genres de la même façon que les styles et rappeler ce que disait Proust du style, qu'il n'est pas une question de technique mais de vision ? Incapable d'élévation, incapable de penser véritablement son rapport au monde, notre temps serait-il désormais incapable d'apprécier les œuvres poétiques ? En cette fin de millénaire qui a vu l'effondrement de tous les systèmes, de toutes les idéologies, la poésie pensante, la poésie involontairement et fatalement philosophique dont parle Baudelaire a-t-elle encore sa place ? Est-elle même encore nécessaire ? Platon déjà n'avait-il pas banni le poète de sa République idéale parce qu'inutile, parce que son art, à ses yeux, n'était qu'imitation ? Si cette forme artistique – le poème – devait disparaître ou n'être plus fréquentée, comme c'est presque déjà

le cas, que par une poignée d'initiés, y aurait-il là un désastre du genre de celui que nous déplorons devant l'extinction de certaines espèces d'oiseaux rares ou de plantes ? Si la poésie, si l'émotion poétique sait se passer du poème, qu'est-ce donc qui se perdrait, qu'est-ce donc qui risque de se perdre avec le désintérêt croissant pour les arts du langage et pour le plus haut de tous, celui où l'expression linguistique développe toutes ses possibilités, explore des territoires nouveaux et inconnus, où le phénomène littéraire atteint sa plus grande densité ? Poser la question de cette manière, c'est déjà y répondre. Le vingtième siècle et certains de ses penseurs les plus influents, (je pense particulièrement à Heidegger) ont non seulement réhabilité le Poète, mais ont vu en lui le Gardien ou le Berger de l'Être parce que dans la poésie se trouve l'essence du langage, qui est lui-même notre demeure. Pourtant son rôle dans la société n'a jamais été aussi minime. Il y a aujourd'hui, il me semble, un décalage immense, tel peut-être qu'on n'en a jamais vu, entre ce que disent les philosophes et les écrivains sur la nécessité fondamentale du poète, et ce qui se passe dans les faits. Le décalage est si grand qu'il faut ou bien supposer que les penseurs et les poètes s'égarent en s'accordant une importance qu'ils n'ont pas ou bien véritablement redire cette inquiétude : la crise de l'art poétique reflète la crise de l'humanité, accompagne celle-ci dans sa marche aveugle. Car si le langage est la vraie patrie des humains, le peu d'importance qu'accorde notre époque à ceux qui explorent ses ressources témoigne de notre insensibilité et de notre désintérêt face à l'avenir, à nos chances de progrès réel. Les poètes ne sont pas entendus. « La Vraie Vie est absente ».

La question qui sert de point de départ à cette réflexion paraît maintenant avoir été non pas oubliée ou ignorée, mais peut-être simplement déplacée. Il nous arrive rarement en effet, sauf en des moments d'extrême détresse ou d'extrême détachement, de nous demander quel est le pouvoir de la Vie. Nous prenons plutôt pour acquis qu'en elle nous tenons l'essentiel et que c'est elle que tous les pouvoirs justement devraient protéger. Ainsi le non-pouvoir ou l'impouvoir de la poésie, son apparente inutilité, sa gratuité, son absence de raison, de pourquoi comme le souffle, comme la rose, comme l'Être sont bien pour moi les signes de sa vérité en même temps qu'un appel qui nous est lancé. C'est à ceux qui en ont l'expérience, auteurs, penseurs, critiques, philosophes, professeurs, éditeurs, qu'il revient en effet de faire entendre la poésie authentique, de la comprendre, d'en faire le don. Car c'est vraiment, je le crains, la part d'humanité en nous, la meilleure part, qui s'amenuise et disparaît à mesure que s'éloigne la voix des poètes.

* Texte de la communication présentée le 5 novembre au Congrès de l'AQPF, dans un atelier portant sur le pouvoir de la poésie.

** Louise Bouchard est poétesse et professeur de littérature au niveau collégial.

NOTES

1. *Élévation* : c'est aussi le titre choisi par un jeune poète québécois, Jean-Sébastien Huot, pour son recueil publié en 1993 aux Herbes rouges.
2. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, tome III, 1954, p. 895.
3. Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1961, p. 637.
4. Friedrich Novalis, dans *Romantiques allemands*, Paris, Gallimard, tome I, 1963, p. 346.
5. Friedrich Novalis, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, tome II, p. 87.
6. Gilbert Langevin, *Le dernier nom de la terre*, Montréal, L'Hexagone, 1992, p. 67.
7. Friedrich Hölderlin, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1967, p. 696.
8. Bernard Noël (éd.), *Qu'est-ce que la poésie ?*, Saint-Denis, Éditions Jean-Michel Place, 1995, p. 231.
9. *Ibid.*, p. 85.
10. Charles Baudelaire, *op. cit.* p. 483.